

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 47 (1939)

Heft: 50

Artikel: Ernste und heitere Stunden in der Kaserne Basel

Autor: Reinhard, Marguerite

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-546883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

création de zones de sécurité et de zones sanitaires, la protection des populations civiles, la standardisation du matériel sanitaire, maints projets qui peuvent apparaître comme utopiques, irréalisables, maints programmes qui semblent devoir être ratifiés d'un trait de plume mais se heurtent à des obstacles imprévus brusquement dressés par la politique ou par la suspicion, tout cela fait l'objet de travaux dont la Suisse sait la valeur et auxquels elle manifeste sa sympathie.

Cette sympathie, le Comité la rencontre active, ardente, dans la société de la Croix-Rouge suisse, dont tous les citoyens devraient tenir à cœur d'être membre. La Croix-Rouge suisse, sur laquelle le Comité sait pouvoir toujours s'appuyer, exerce, en effet, son action non seulement en fonction de la Croix-Rouge, mais aussi en fonction des nécessités de la Confédération.

C'est en vertu du principe de la neutralité active, c'est parce que le siège du Comité international de la Croix-Rouge est en Suisse — où il a été si heureux d'accueillir la Ligue en ces temps d'orage lorsqu'elle jugea opportun de quitter Paris — que, dès le lendemain de l'ouverture des hostilités, le Comité put recevoir les visites de délégués de la Croix-Rouge française et de la Croix-Rouge allemande. Il examina avec chacun d'eux de quelle manière pourrait se dérouler son activité quant à la protection de prisonniers, quelle serait la situation des civils sur territoire ennemi, de quelle manière s'effectuerait la transmission des nouvelles aux familles. Sujets, on le voit, de grande urgence et qui ne pouvaient être traités en toute objectivité qu'à l'ombre de la croix de Genève. En dehors des belligérants, les représentants de pays qui ne sont pas mêlés au conflit s'en rendent bien compte. Il n'est que de lire la liste des personnages qui gagnent la Villa Moynier comme si celle-ci avait mission de faire rayonner la paix et la pitié dans le monde.

Tel jour ce sont les délégués de la Croix-Rouge américaine, tel autre jour le directeur de la Croix-Rouge de la jeunesse aux Etats-Unis qui se présentent à la villa. A propos de la Croix-Rouge de la jeunesse (dont le directeur est M. Georges Milsom, du secrétariat de la Ligue, actuellement à Genève), rappelons que plus de dix-huit millions d'enfants et d'adolescents en font partie. Représentants de la Pologne, de la Croix-Rouge hongroise succèdent aux représentants de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, d'autres pays encore. Et nous ne parlons que des entretiens qui ont lieu à cette heure, alors que, durant la paix, la villa Moynier s'ouvre aussi à des représentants de toutes les races, de toutes les nations, de toutes les langues, en dehors de toute politique et sur la seule base des sentiments de charité que doit éprouver l'homme pour l'homme.

Durant les soixante-quinze années de son existence, la Croix-Rouge a constamment agi dans l'esprit de ses fondateurs. Les trois présidents, qui, depuis 1864, se sont succédés à la tête du Comité international, l'ont toujours maintenue dans son cadre strictement humanitaire. Certes, ils ont rencontré sur leur route bien des obstacles que leurs efforts et la foi dans l'œuvre confiée à leurs soins devaient leur permettre de surmonter. Jurisconsultes tous les trois, ils avaient, cependant, les yeux ouverts au-dessus des pandectes ou du *Corpus iuris civilis*. Ils savaient ce qu'est la vie; ils savaient qu'elle appelle parfois de brusques mouvements et que le timonier du navire doit tenir ferme sa barre s'il ne veut être emporté avec elle dans les flots.

Gustave Moynier eut l'insigne honneur de pouvoir mettre sa science et son courage à la disposition de l'œuvre naissante. Il classa les tâches qu'il envisageait, inaugura des formules qui, plus tard, devaient s'inscrire dans le droit international. Il fut le grand notaire du contrat que la Croix-Rouge passa avec l'humanité. Il en fut aussi l'un des bienfaiteurs et ce n'est pas sans émotion que l'on fait aujourd'hui le pèlerinage de la villa Moynier, où cet homme de bien mit son pied, on peut le dire, l'enfant conçu par le génie apitoyé d'Henri Dunant.

Gustave Ador — figure d'homme d'Etat. Ce magistrat suisse, tout en se consacrant avec talent aux intérêts de son pays, voua aussi une partie de son temps au Comité international jusqu'au jour où la guerre mondiale le réclama tout entier. Ador préside la direction de l'Agence de renseignements des prisonniers installé à Genève dans les locaux du Musée Rath, où défileront douze-cents collaborateurs bénévoles. Assisté de ses collègues et, en particulier, du docteur Ferrière, il engage des pourparlers qui conduiront la Suisse à veiller aux échanges de grands blessés, à l'internement de malades militaires sur son territoire, tout en veillant, toujours, sur le respect dû à la Croix-Rouge partout où l'on se bat et où l'on souffre. Ador allait devenir le président de la Confédération suisse, mais il reste dans l'histoire, pour beaucoup, au premier chef, le président du Comité international.

Son successeur, Max Huber, assume à cette heure ses délicates fonctions avec une autorité incontestée, due à ses précieuses qualités de jurisconsulte qui firent de lui non seulement un professeur éminent, mais encore le président de la Cour de justice internationale, à La Haye; due aussi, j'allais dire surtout, à sa claire vision des problèmes qui, chaque jour, se glissent sur sa table de travailleur infatigable, problèmes à résoudre à la fois en juriste et en homme de cœur.

Ainsi se perpétue en Suisse et, de là, rayonne dans l'espace la pensée d'Henri Dunant. Certes, sans remonter aux temps héroïques du

christianisme, Dunant ne fut pas le premier à souffrir des souffrances d'autrui: durant la guerre de Crimée, Florence Nightingale fit une œuvre admirable et fut vraiment la fondatrice du corps des infirmières qui, aujourd'hui, fait se pencher tant de femmes et de jeunes filles sur des plaies sanglantes. Avant Florence Nightingale, le cœur féminin s'était, du reste, déjà manifesté sur les champs de bataille: il existe une bien curieuse peinture, admirablement reproduite par Frédéric Boissonas, qui montre des Athéniennes secourant les blessés au pied de l'Acropole défendue par les Turcs et assiégée, en 1822, par les Grecs.

Souvenirs qu'il ne faut pas oublier: ils démontrent que la pitié courageuse fut de tout temps dans les cœurs. Le génie d'Henri Dunant réside dans le fait d'avoir su en coordonner les efforts, d'avoir aboli les frontières sitôt qu'il s'agit de soigner un blessé, d'avoir, sans s'en douter, proclamé l'égalité devant le malheur causé par les combats.

Dans sa tâche difficile, le Comité international a besoin d'être soutenu par tous ceux et toutes celles que n'étouffe pas l'égoïsme, par tous ceux qui croient que la vertu ne consiste pas à blâmer le mal, mais à y porter remède suivant les faibles moyens qui sont en leur pouvoir. Avec la Ligue des Croix-Rouges, très spécialement avec la Croix-Rouge suisse, opérant sur territoire helvétique, mais sensible aux maux endurés au-delà des frontières de son pays, le Comité international lance de nouveau à cette heure un appel qui doit être entendu, pour que, par une neutralité active, le monde ne périclite pas dans la haine et se redresse sous la bannière symbolique de la Croix-Rouge.

Ernst und heitere Stunden in der Kaserne Basel Von Marguerite Reinhard.

Bilder aus dem Einführungskurs der Grenz-Sanitätskolonnen.

Ich lehne gegen ein Fenstersims im geräumigen Flur der gotischen Klosterkapelle, wo heute die Unterrichtszimmer der Kaserne liegen. Früher pflegten die Nonnen in weiten Gewändern und still durch dieselben Flure zur Messe zu schreiten. Die elfenbeinfarbenen Gesichter waren nach innen gekehrt, und nur ganz junge Augen sandten huschende Blicke auf die Sonnenflecken im Klosterhof.

Das Geräusch des Rückens von zahlreichen Stühlen dringt gedämpft an mein Ohr. Eine Tür wird aufgerissen. Wie fernes Gewitter tönt das Trampeln vieler Füße; es wird lauter, rollt näher, wuchtet jetzt die Treppe herunter, schwere Schuhe stapfen, Nägel kreischen auf dem Stein der Stufen, unzählige feldgraue Mäntel und lebensvolle Gesichter unter dem Stahl der Helme gehen an mir vorbei: Die weiblichen Rekruten marschieren zur Uebung! Welch ein Lärm! Nun wird er schwächer, nur noch wie fernes Donnerrollen, immer schwächer, stirbt — und lässt mich in der Totenstille zurück.

Russischer Angriff auf Finnland! Abwurf von Bomben über Helsinki — brennende Häuser — Spitäler in Flammen! Die Kolonnenfahrerinnen stehen im Hof der Kaserne und benützen zwischen zwei Uebungen die kurze Pause, um über diese alarmierenden Nachrichten aus dem Nordosten zu sprechen. Tiefer Ernst breitet sich über ihre Gesichter. Für die Frauen Finnlands sind schwere Stunden angebrochen. Die Lotta-Svärd-Bewegung... ihre Feuerprobe hat begonnen! Wann wird... Ein Pfiff gibt das Ende der Pause bekannt. Stramm ausgerichtet stehen die Fahrerinnen in zwei Reihen. Noch nie zuvor haben sie das anstrengende und schwierige Transportieren mit so innerlichem Einsatz geübt.

In den ersten Stunden drückte der Stahlhelm schwer auf die Frauenköpfe. Dann aber kam ein tüchtiger Regenguss, und keine einzige Locke wurde nass; die Frauen begannen, die ungewöhnliche Kopfbedeckung zu schätzen. Ausserdem stand der Stahlhelm den Frauengesichtern gut: Er unterstrich geistvolle Züge; allzu schlaffe Linien erschienen energischer, das Kinn wurde vom Riemen des Helms gestrafft; die kindliche Zartheit eines schmalen Gesichts aber erhielt in der Umrahmung des Stahls etwas rührend Romantisches, und der viel zu weite Mantel verstärkte diesen Eindruck. Man fühlte sich plötzlich in frühere Zeiten versetzt: Dreissigjähriger Krieg — Trommelwirbel — Schlachtgetöse — Gustav Adolfs Page! — Und doch waren diese Rekruten ganz Frauen der Jetztzeit: aufgeweckte sichere Menschen in Uniform mit reizender Betonung des Weiblichen. Wie elegant einige den Mantelkragen hochzuschlagen wussten! Wie geschickt sie vor dem kleinen Rückblickspegel des Wagens den Helm zurechtschoben und die hervorquellenden Haare ordneten! Alle wussten, dass der Stahlhelm sie vorteilhaft kleidete — aber nicht nur das: er war auch prak-



Ah, so sieht dieser Motor aus!

tisch; er leistete bei der täglichen Dusche unschätzbare Dienste. Nennt mir eine einzige Bademütze, die so garantiert undurchlässig wäre!

Keine andere Übung kostet die feldgrauen Frauen so viel Anstrengung wie der Transport von Verwundeten, wenn keine Bahren und nur ein Personenautomobil mit schmaler Türe zur Verfügung stehen. Diese Übung erfordert fünf Frauen, und die Rollen sind folgendermassen verteilt: Eine Frau liegt «verwundet» am Boden, eine andere setzt sich auf den hintern Sitz des Wagens, zwei knien links und rechts der Verwundeten, die die Arme um den Nacken ihrer Retterinnen schlingt, die fünfte packt die Beine der Liegenden. Eine der Trägerinnen kommandiert: «Achtung, anfassen, fertig, auf!» wonach sie sich mit ihrer Last aufrichten. «Vorsicht! Ruckweises Bewegen vermeiden!» Muskeln und Sehnen straffen sich. Und jetzt beginnt die Arbeit auch für die im Wagen Sitzende. Sie fasst die Verwundete unter den Armen und zieht sie auf den hintern Sitz. «Du bist aber schwer», keuchen die Trägerinnen. Die «Verwundete» ereifert sich beleidigt: «Schwer? Ich mit meinem Fliegengewicht von 58 Kilogramm! Unerhört, mich als Pflaume hinzustellen!» — «Schweig jetzt und mach dich nicht zu schwer; wir müssen dich wieder ausladen!»

Der Rotkreuzchefarzt erklärt in einer Theoriestunde die Organisation des Schweizerischen Roten Kreuzes. Eben berichtet er über die Zusammensetzung des Zentralkomitees: «Das Zentralkomitee besteht aus dem Präsidenten, dem Vizepräsidenten...» In diesem Augenblick öffnet sich die Tür, und lachend fährt der Rotkreuzchefarzt, auf den Eintretendenweisend, fort: «und hier stelle ich euch das dritte Mitglied des Zentralkomitees vor: den Zentralkassier!»

Für die Fahrschule herrscht grösste Begeisterung. Ein Trupp weiblicher Rekruten umringt einen Instruktionsoffizier, der ihnen an einem elektrisch betriebenen Automobilmotor die Funktion jedes einzelnen Bestandteils erklärt. Andere feldgraue Frauen haben die Kühlerhauben der Wagen hochgeklappt und prägen sich den Bau der verschiedenen Wagentypen ein. Und wieder andere durchrasen in voller Fahrt den Kasernenhof, bilden Schlaufen um Randbäume, stoppen unmittelbar vor den eingerammten Pfählen, weichen sich gegenseitig geschickt aus und hantieren an Kupplung und Gashebel wie erfahrene Rennfahrer. Motorwagenoffiziere greifen da und dort ein, überwachen einen Radwechsel, prüfen Benzin- und Oelbestand und schmettern Befehle über den Kasernenhof. Eine der Rekruten schaut von Offizier zu Offizier, wendet sich mit lachenden Augen zum Instruktor am elektrischen Getriebe und sagt schalkhaft: «Wenn ich meinen Mann mit euch Offizieren vergleiche... quel gosse!»

Die Frauen am Steuerrad, in der Theoriestunde, beim Verwundetentransport: alle kauen sie! Aber was? Der Rotkreuzchefarzt gibt mir lachend des Rätsels Lösung: «Nichts wirkt so ansteckend wie schlechte Gewohnheiten. Da kaut eine der Rekruten Kaugummi — und schon muss der Kantinenwirt am nächsten Morgen ganze Ladungen Wriggels Chewing Gum kommen lassen. Heute kauen fast alle!»

Im kleinen Postlokal der Kaserne häufen sich die Pakete, und die Briefsäcke sind schwer. Solch regen Postverkehr hat das alte Klingenthaler Kloster noch nie erlebt. Und solch helle Stimmen haben abends beim Hauptverlesen noch nie rapportiert, so schwarz von staunenden Zuschauern war der lange Zaun des Kasernenhofs bei keiner früheren Rekrutenschule! «Kommt her und schaut,» rufen sich die Basler zu, «Frauen in der Rekrutenschule!»

Der Drill der Achtungstellung, des soldatischen Grusses und der richtigen Meldung hat sowohl den Instruktionsoffizier als auch die weiblichen Rekruten viel Mühe gekostet, ihnen aber auch manche heitere Stunde gebracht. Jetzt geht das Exerzieren schon ganz gut. Nur manchmal... Eine nach der andern muss vortreten, Hacken zusammenschlagen, grüssen und Meldung abstellen. Eine rundliche Frau marschiert energisch nach vorn, und just im Augenblick der Achtungstellung — sie wollte sie mit besonderem Schneid ausführen — schiesst ihr irgend ein tückischer Stich ins Knie. Aus der schönen Meldung wird nichts, und ausser dem Schmerz muss sie auch noch den Heiterkeitsausbruch ihrer Kameradinnen über sich ergehen lassen.

Während der kurzen Pause vor dem Nachessen klopft es ununterbrochen an die Türe des Rotkreuzchefarztes. Es ist die Viertelstunde der vielen kleinen Begehren: Verlängerung der Ausgangszeit — Uniformierungssorgen — sanitätsdienstliche Fragen. Einige der jungen Rekruten tragen keck ihre Wünsche vor, andere schieben sich nur schüchtern über die Schwelle, und mit feinem Humor weiss der Rotkreuzchefarzt auf die mannigfaltigen Anfragen die richtige Antwort zu geben. «Euse Kommandant ischt en nette,» erzählen sie sich nacheinander beim Essen.

Ein sonniger Tag in der Kanzlei. Vor den Fenstern führt der Rhein seine Wassermassen träge andern Ländern zu, und Sonnenstrahlen gleiten langsam von einer Seite des papierbedeckten Kanzleischreibtisches zur andern. Zuerst spielen sie im Gold einer Füllfeder, mit der ein Kolonnensoldat emsig gelbe Geldbeutelchen beschreibt: Soldtäschchen sind es! Wie werden die feldgrauen Frauen erstaunt sein, wenn sie am Ende des Kurses einen Rekrutensold erhalten! Für viele wird der Inhalt des gelben Beutels das erste selbstverdiente Geld bedeuten.

Und nun reichen die Sonnenstrahlen schon bis zum blonden Frauenkopf, der sich über einen Stoss blaugrauer Büchlein neigt: Dienstbüchlein! Nach der Vereidigung am nächsten Sonntag werden die weiblichen Rekruten zur Armee gehören.

Im Ernstfall wird von den Frauen der Grenz-Sanitätskolonnen viel verlangt werden: Mut, Opfersinn, Geschicklichkeit, Tapferkeit und Ausdauer! Sie wissen es; sie hoffen bestimmt, die schweren Aufgaben erfüllen zu können. Es ist ein guter Geist, der in den Räumen des alten Klosters herrscht. Wohl ist die ernste Arbeit von mancherlei Heiterkeit begleitet, wohl erklingt Singen und Lachen; alle sind sich jedoch bewusst, dass dieser Kurs unter Umständen zum vollen Einsatz führen könnte — bis in den Tod.



Unterricht am Motorgetriebe.